

plus peuplé, que les produits locaux trouveront leur écoulement sur place. En attendant, le voyageur prudent attend le dernier moment pour acheter, sachant bien que les prix baissent à mesure que le départ est imminent. C'était le cas pour mes fraises.

## CHAPITRE VI

## MEXICO

En arrivant à Mexico, il me semble que je suis de retour en Europe : je trouve une grande gare, pleine de monde, un encombrement de bagages, des fiacres, enfin tous les bienfaits de la civilisation. Les fiacres sont plutôt des landaus, mais fort ordinaires, et donnent les mêmes illusions que ceux de Durango. Pour cent voyageurs qui débarquent, il y a dix fiacres, et il faut attendre des heures pour qu'il en arrive d'autres, à force d'envoyer des gens à la découverte. Les cochers de Mexico sont, paraît-il, comme les Orientaux, indifférents à l'argent.

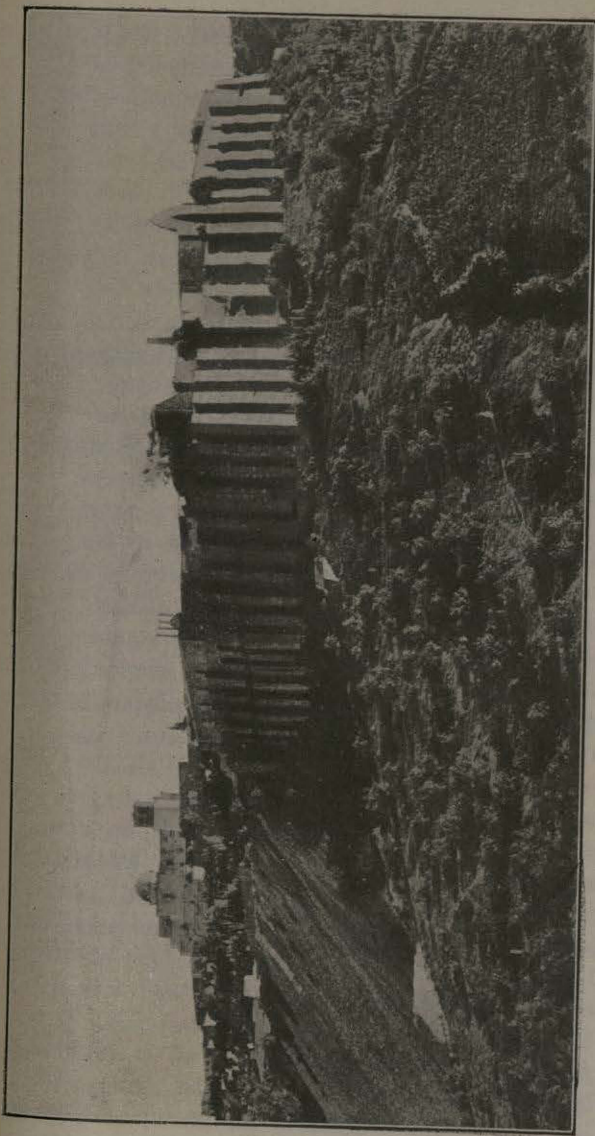
Enfin j'ai un fiacre, et je lui donne l'adresse d'un hôtel français qu'on m'avait recommandé comme tranquille. Mon cocher part sans hésitation; mais plus nous avançons, plus il ralentit, puis il me redemande le nom de l'hôtel. Ce nom ne lui rappelant rien sans doute, il interroge les passants. Heureusement on le renseigne et nous arrivons. C'était un hôtel en effet fort tranquille, même si tranquille que je ne fus pas fâché de le quitter pour trouver ailleurs des compatriotes. D'ailleurs je ne restai que deux semaines à Mexico.

Bien que les grandes villes se ressemblent toutes, on ne tarde pas à trouver à Mexico un aspect caractéristique, dû à sa situation, à son climat, et au goût de ses habitants : Espagnols, Indiens et métis.

D'abord, à cette latitude, entre les tropiques, on est frappé de ne découvrir nulle part le costume blanc ni le casque colonial. Tout le monde porte du drap, car il fait frais à l'ombre, et le soleil n'est point brûlant; les matinées et les soirées sont fraîches, il serait dangereux de prendre froid. C'est que la température ne varie que de 13 à 18 degrés, en raison d'abord de l'altitude, qui dépasse 2 200 mètres, et ensuite du voisinage des deux immenses volcans, le Popocatepetl et l'Ixtaccihuatl, qui ont 5 à 6 000 mètres.

La situation est une des plus pittoresques qui soient au monde. Mexico occupe le centre d'une immense plaine entourée par de hautes montagnes, de telle sorte que l'écoulement des eaux en est assez difficile. C'est ce qui fait qu'autrefois cette plaine était presque entièrement recouverte par les eaux et que même, depuis la construction de la grande ville, les inondations ont produit, notamment en 1552 et en 1629, de véritables catastrophes.

Pour s'expliquer le choix de cet emplacement, on est obligé de s'en rapporter à une légende des Aztèques. C'était un peuple errant : en arrivant sur les bords du grand lac qui couvrait cette plaine, et qui s'appelait le lac Texcoco, ils cherchèrent un lieu de campement sur les rochers qui émergeaient des eaux. Sur l'un d'eux, où poussaient des cactus, ils virent un grand aigle, les ailes déployées, essayant d'échapper à un serpent qui lui mordait les pattes. Or les Aztèques regardaient l'aigle comme le symbole de leur vie errante : sa présence forcée sur ces rocs leur parut donc comme d'un heureux augure pour s'y installer. Ils fondèrent une ville, qu'ils appelèrent Tenoxtitlan, signifiant l'aigle sur le cactus; et la légende est retracée sur les monnaies mexicaines, comme sur le drapeau national mexicain. Elle est devenue l'emblème du Mexique.



GUANAJUATO — MINE DE MELLADO

Mon séjour à Mexico a été si court que je n'en puis parler longuement. Cependant les églises y occupent une place importante, et je ne puis m'empêcher d'en dire quelques mots, surtout de la cathédrale.

Bâtie sur l'emplacement de l'ancien temple aztèque, la cathédrale de Mexico est un vrai monument. L'ensemble en est extrêmement harmonieux, et donne une impression de paix et de grandeur; l'immense place qui s'étend au-devant des deux tours, largement écartées, augmente encore cette impression. Cette cathédrale date de 1573, et fut achevée en 1623. Les tours, dont le sommet imite gracieusement la forme d'une cloche, ne furent terminées qu'en 1791 : elles ont 78 mètres de haut, et les voûtes de l'église 55 : la longueur intérieure est de 125 mètres. Le dôme, avec ses deux étages, a une allure gracieuse très originale. La façade est en marbre blanc et porte des statues de saints et de grands hommes d'Église.

La grandeur du monument apparaît dès l'entrée. Vingt colonnes subdivisées en colonnettes séparent la voûte principale des deux nefs latérales, où se trouvent quatorze chapelles : dans l'une d'elles repose Iturbide, le premier empereur du Mexique. Le chœur, entouré d'une grille de bois sculpté, est relié à un autre autel placé entre les colonnes les plus proches de l'entrée, par un large passage enfermé dans des grilles richement ciselées : ces grilles sont formées d'un alliage de cuivre, or et argent, et portent des anges du même métal tournés vers le passage, et qui semblent regarder la procession des officiants, lorsqu'ils vont d'un autel à l'autre. Ce genre de décoration est très heureux, pour donner aux cérémonies une majesté particulière, et les Espagnols n'étaient pas gens à s'en faire faute, pour augmenter leur prestige aux yeux du peuple mexicain. D'ailleurs l'église de Mexico

大  
佛  
塔

CAPILLA ALFONSO  
MEXICO

possède un des trésors les plus riches du monde. La cathédrale est attenante à deux autres églises, également riches et anciennes, mais bien plus petites. L'une d'elles, consacrée aux âmes du purgatoire, détient un record, ce qui est inévitable en Amérique : c'est le record des messes dites par une seule personne : le père Don Cayetano Gil de la Concha, est mort à quatre-vingt-sept ans, après avoir dit 45 324 messes. A une messe par jour, cela représente cent vingt-quatre ans !

Une remarque curieuse a été faite au sujet des façades d'églises mexicaines, c'est que tandis que les plans et les dessins sont l'œuvre d'architectes espagnols, l'ouvrage a été exécuté très souvent par des Indiens; l'étrangeté de leur ornementation, qui est très difficile à interpréter, et qui ne ressemble à rien de connu, nous donne comme les traditions de l'ancien art indien. Le plus étrange, c'est que dans tout le Mexique, il n'y a pas deux édifices qui se ressemblent, au point de vue des détails surtout. L'ensemble est remarquable par l'aisance, la grandeur, la grâce aérienne, la fantaisie; les détails suivent toutes ces fantaisies, de façon qu'ils paraissent en faire partie, tout en gardant un caractère personnel, ce qui vraiment frappe d'admiration. Quelle différence avec la froideur de tant d'églises modernes, même en Europe, où on dirait que le protestantisme a imprimé sa sécheresse et sa banalité! La foi catholique a seule possédé cette puissance inexplicable d'animer les pierres, de façon à les rendre belles, et à inspirer une sorte d'amour, l'amour étant, après tout, la pierre de touche de toute œuvre d'art.

C'était une époque merveilleuse, de courage aussi bien que de foi, que celle qui, au Mexique, couvrait les villes, et jusqu'aux sommets des montagnes, de ces monuments élégants et grandioses, d'un style où l'art

italien s'allie à l'art mauresque et au travail indien. C'était une vraie Renaissance, grâce à laquelle le Mexique est seul en Amérique, à posséder une période d'art comparable à notre moyen âge.

Les églises ont ceci d'admirable, qu'elles sont des monuments où toute une population a accumulé les trésors d'art plastique de son époque, et d'un art que la foi a porté à sa perfection. Mais elles ont en outre su concentrer l'essence des autres arts, de la musique à la poésie : en Europe, on peut presque dire que les plus grandes merveilles musicales des compositeurs ont été consacrées à la religion et à la foi, la preuve en serait facile. Mais la littérature et la science même, quoi qu'on en ait osé dire, ont été sous l'abri de l'Église, pendant tout le moyen âge; les plus grands hommes de science ont possédé l'esprit religieux, jusqu'à Cauchy et Leverrier. C'est faire preuve d'ignorance et d'ingratitude, de la part de certains savants surtout, que de dire le contraire, de traiter la religion avec mépris et de vouloir la chasser de partout. Jusqu'ici, au Mexique heureusement, la religion est fort respectée, malgré les erreurs qu'elle a pu commettre : on confond trop facilement les idées religieuses avec les hommes qui les pratiquent. Les moines espagnols ont été tentés parfois de jouer non seulement le rôle de grandes Compagnies de colonisation, en y faisant intervenir des motifs religieux, mais même de jouer un rôle politique par l'Inquisition. Ce sont des fautes qui ont été expiées, mais les églises mexicaines restent debout, et on peut admirer sans anxiété, je pense, pour l'avenir, la variété et la noblesse de leurs façades : car malgré le mouvement antireligieux, il n'est pas question de détruire les cathédrales en France actuellement. On est plus ardent au Mexique, et il ne faudrait pas qu'on en arrive là, par suite d'une

CAPITULO ALFONSO

四百五十三百二十四

admiration exagérée pour la France, à cause de l'intelligence et de l'esprit que le monde entier lui attribue.

Voici une petite anecdote sur une église de Mexico. L'église Santa Térésa la Antigua dut son origine à un procès. Un certain don Luis de Rivera laissa une partie de sa fortune pour construire un couvent de religieuses. Les héritiers ne se pressant nullement d'accomplir cette volonté, l'archevêque leur fit un procès : il obtint l'argent et les propriétés nécessaires : terrains et maisons. Les locataires refusant d'évacuer les maisons, l'énergique évêque pénétra dans la cour intérieure la nuit du 4 juillet 1615, construisit un autel, et suspendit des cloches. Au matin, les cloches sonnèrent, et tout le monde fut informé de la prise de possession. Les locataires durent partir, et moins d'un an plus tard, le couvent était organisé. L'inauguration eut lieu en présence du vice-roi, et une des dames d'honneur de la vice-reine fut si impressionnée qu'elle entra au noviciat.

Des monuments civils de Mexico, le plus remarquable est le nouveau palais des postes, de style manresque. Ce style convient merveilleusement au pays, au climat et au tempérament mexicains. Quel dommage que, dans nos colonies africaines, on n'ait pas songé à ce style si élégant et fleuri, pour nos palais officiels ! J'en dirais autant pour nos églises africaines ! Au Mexique, on a encore d'autres ressources, on pourrait trouver un style original en ressuscitant celui des vieilles ruines aztèques et autres, bien antérieures aux Espagnols. C'est un peu monotone, mais solennel, et très agréable en pays chauds, ces puissantes murailles, et les motifs de décoration sont très originaux.

Le château de Chapultepec, où réside le Président du Mexique, est plutôt une villa moderne, au-dessus d'un rocher. Elle est même si moderne qu'un ascen-

seur électrique hisse les visiteurs de marque à travers un puits pratiqué dans le rocher, jusque dans le salon de réception. Le passage existait déjà du temps de Moctezuma, qui avait là aussi une petite résidence. Il paraît qu'il intriguait fort ses sujets un peu naïfs, en faisant si rapidement l'ascension, qu'il paraissait être à la fois en bas et en haut. Le médecin volant, de Molière, n'en faisait même pas autant.

Les environs de Mexico sont fort jolis, Mixcoac et Tacubaya sont de vrais parcs et jardins fleuris. On montre un arbre du tronc duquel jaillit une source. On se passionne pour des combats de coqs, où les enjeux sont invraisemblables. Il n'y a que la grande salle de jeux de Tacubaya pour donner un spectacle encore plus curieux, sinon passionnant.

Il y a aussi certains endroits jadis habités par des moines, ou témoins de légendes vénérées par les Indiens, dont je ne dirais que peu de chose si certains auteurs américains ne les traitaient avec autant d'injustice et de mépris que d'absence d'esprit. Il y eut autrefois un couvent de Carmes à El Desierto; c'est maintenant une ruine, où l'on va à cheval, car elle n'est pas très accessible. Ces moines avaient fait de leur jardin un lieu agréable, avec des roses et des jasmins, ce qui n'est pas défendu; et ils avaient creusé ou agrandi des cavernes, dont ils avaient fait des lieux de prière et de pénitence, par analogie avec les solitaires du désert. Il n'en faut pas davantage pour qu'un protestant vienne de haut les traiter d'hypocrites, qui se retirent du monde pour attirer le monde à eux, et lui faire admirer leurs disciplines, leurs haïres, leurs cilices, et autres jouets du même genre. Il est facile de se moquer de ce qu'on ne peut faire soi-même, et la sainteté, surtout, paraît dépasser la portée d'esprit des hommes d'affaires, comme les raisins trop verts de la fable.

寺  
建  
三  
白  
東  
小

第  
四  
卷

CAPITULA ALFONSINA  
MEXICANA  
MEXICO  
MEXICO

Mais voici le fait le plus extraordinaire des légendes mexicaines. Il faut dire d'abord que les Aztèques avaient, dans leur religion, la notion d'un Sauveur, qu'ils appelaient Malintzi, et de sa mère, une vierge, Tonantzin, à laquelle ils avaient consacré un sanctuaire sur la colline de Tepeyac, à 6 kilomètres de Mexico. C'est cette colline, qui est maintenant célèbre sous le nom de Guadalupe, écartons tout d'abord l'absurde théorie qui veut voir un mythe solaire dans la tradition, commune à beaucoup de peuples, d'une vierge-mère. Celle-ci serait la terre, qui a produit sans être fécondée. Or c'est là une analogie avec le mystère du monde, et pas autre chose (1).

A ce sanctuaire de Tepeyac, les Mexicains faisaient des sacrifices humains, et quand ils n'avaient pas à lui offrir des ennemis vaincus, ils immolaient leurs propres enfants. Les historiens rapportent que les prêtres mexicains égorgèrent chaque année dans le pays jusqu'à vingt mille victimes. Voilà donc une religion qui a des traditions chrétiennes, et l'idée d'un sacrifice sanglant, mais ces idées sont perverties et dénaturées, jusqu'à devenir des atrocités sans nom à l'époque de la conquête espagnole.

Or voici les faits extraordinaires qui eurent lieu alors. Un jour, en 1531, un Indien, nommé Jean Diégo, faisant le tour de la colline, entendit des voix qui chantaient; une dame s'approcha de lui, et lui dit qu'un temple devrait être bâti en son honneur sur la colline. Diégo alla raconter l'histoire à son évêque. Celui-ci, incrédule, lui demanda d'apporter une preuve de ce qu'il disait. Pour la seconde fois, Diégo revit la dame et lui transmit le message de l'évêque : « Va, dit-elle,

(1) L'idée d'une faute me parait antérieure chez l'homme à l'idée de l'origine du monde, parce qu'elle est plus instinctive.

cueillir des fleurs sur ces rochers. » Et des rochers stériles surgirent des roses. L'Indien avait un manteau en fibres de cactus, ou de magney, et que dans son langage, on appelle *tilma*. Il cueillit les roses dans sa *tilma*, et retourna vers l'évêque.

Au moment où il repandait ses fleurs aux pieds de l'évêque, sur sa *tilma* apparaissait l'image de la Vierge en brillantes couleurs. L'évêque plaça ce manteau indien dans son oratoire et se rendit sur la colline, où bientôt il fit commencer la chapelle actuelle, puis une église beaucoup plus grande au pied des pentes.

Cette légende a été étudiée à Rome, et du vivant des contemporains de Diégo, elle a été confirmée par les gens de la région. Cependant en 1667, Rome déclara superflu de donner un bref spécial au sanctuaire de Guadalupe, à cause de l'analogie entre son histoire et la croyance à l'Immaculée Conception; Léon XIII, amateur de poésie latine, a consacré une poésie à la Vierge de Guadalupe. La *tilma* a été examinée par des experts qui n'ont pu se prononcer sur l'origine des couleurs, encore claires et fraîches; elle est conservée dans la grande basilique au-dessus de l'autel.

Cette basilique est d'une richesse extrême : l'autel est entouré de balustrades en argent, et deux hauts escaliers, avec des rampes d'argent, y montent de chaque côté. De grands tableaux représentent l'histoire de l'Indien. Il faut avoir vu cette église pour se faire une idée des fêtes colossales auxquelles elle a donné lieu en 1895, lorsque la *tilma* fut surmontée d'une tiare d'or et de diamants donnée par la population entière de Mexico. Lors des deux grandes inondations, cette image avait été promené dans les rues de la ville, et la croyance populaire, qui lui a attribué le retrait des eaux, lui en est restée reconnaissante.

Quant à la vie à Mexico, je n'ai vraiment rien à en

dire : il m'a seulement paru qu'elle était très chère, plus chère même qu'à New-York. Cependant les hôtels n'y sont rien moins qu'extraordinaires ; le seul qui ait une façade, l'Iturbide, est un ancien palais de cet empereur, mais l'intérieur est plutôt mesquin. Il y a des restaurants français fort fréquentés, il y a des automobiles qui changent de main avec autant de facilité que les fortunes minières se déplacent, dans ce pays de mines, où l'on tient surtout à éblouir. Cela n'étant point mon ambition, je ne me fis point prier pour partir un jour faire une nouvelle course à travers les montagnes.

## CHAPITRE VII

## DE MEXICO A TOLUCA

Nous partîmes en automobile, M. X. et moi, pour une course aux mines d'argent de Sultepec et de Temascaltepec. Il faisait à notre départ une matinée merveilleuse, pas un nuage au ciel sur le bleu duquel se détachaient les fins profils blancs des montagnes géantes qui bordent au sud l'immense vallée de Mexico. La route était bonne, et nous filions presque aussi doucement qu'une barque glissant sur l'eau, sur cette route sans poussière, à cette heure matinale. Quel pays merveilleux ! Vraiment, de ce grandiose paysage, témoin de la glorieuse destinée de Fernand Cortez, s'évoquait naturellement un hymne comme celui de Vasco de Gama à la terre africaine.

Comme on comprend le rêve de ces conquérants légendaires, leur constance à vouloir se maintenir et vivre dans leur conquête ! Ainsi Cortez brûle ses vaisseaux pour s'interdire toute pensée de retour : avec quelques centaines d'Espagnols, il fait crouler l'empire de Moctezuma, qu'il a eu l'habileté de diviser, en s'alliant avec des peuplades indiennes : il se montre à la fois le plus brave et le plus habile de tous. Mais son histoire est fort connue, ainsi que l'ingratitude de l'Espagne. C'est la rançon, car un conquérant déchaîne toujours de grands malheurs sur les peuples vaincus. C'est la loi du plus fort qui, décidément, nous domine ;

d'ailleurs et heureusement, les châtiments profitent aux vaincus, ils les élèvent.

Le Popocatepetl a 5 400 mètres de haut : c'est un cône régulier, d'où parfois s'échappent encore quelques fumées ; il est assez facilement accessible. A ses pieds, on cultive tous les fruits, depuis ceux d'Europe jusqu'à ceux des tropiques, mangues et goyaves. Bien avant le sommet, les pentes assez fortes sont recouvertes de glace dans laquelle il faut tailler des marches pour grimper. Derrière la crête, qui est étroite, le cratère a 600 mètres de diamètre, et 250 de profondeur. Le fond de ce gouffre est un lac, près des bords duquel débouchent des soupiraux (*respiradores*), qui soufflent des vapeurs sulfureuses brûlantes, avec une telle force que les pierres lancées au milieu sont violemment jetées de côté. C'est une ascension que beaucoup de Français ont faite ; elle est un peu longue, mais sans danger : on part de Puebla ou d'Ameca. La descente sur la glace est, paraît-il, aussi rapide qu'*excitante*, au sens américain du mot.

L'Ixtaccihuatl est un peu plus près de Mexico ; il a près de 5 000 mètres, et son sommet n'a pas grand intérêt, il est plutôt plat, aussi ne va-t-on pas le voir.

Au pied de ces montagnes, à Ameca, il se passe tous les ans un spectacle très étrange, paraît-il. On représente la Passion, ni plus, ni moins qu'à Oberammergau, et ce sont des Indiens qui réalisent ce drame. Sur une colline appelée *Sacro Monte*, vécut un moine, frère Martin de Valence, qui le premier évangélisa les Indiens. Ceux-ci eurent pour lui tant de respect et d'affection, qu'ils l'ensevelirent dans une grotte où il se tenait habituellement, et lui bâtirent une chapelle ; ensuite ils commencèrent à figurer la Passion. Actuellement des milliers de pèlerins s'y rendent chaque année : le Crucifiement est d'un réalisme extraordi-

naire. Décidément le Mexique a des antiquités, un moyen âge, un art réaliste. A quand le Bayreuth indien ?

De chaque côté de nous défilent à perte de vue des champs de *maquey*. C'est ce qui, au Mexique, remplace la vigne. Si la vigne, bien que gracieuse, est monotone, le maguey l'est bien davantage avec ses grosses feuilles charnues d'un vert clair, couvrant la plaine de ses interminables alignements en quinconce. C'est un cactus, l'*agave*, qui dépasse 4 mètres de hauteur, et dont la variété cultivée s'appelle maguey, ou aloès américain. Ses ressources sont immenses, mais éphémères. Il ne fleurit qu'une fois dans sa vie, qui pourrait être longue, si on ne lui retranchait ses plus belles années. Au bout de cinq à huit ans, lorsque la tige centrale, destinée à porter plus tard la fleur, commence à s'élever, on la coupe ; alors il se forme une sorte de coupe, où s'amasse la sève, qui autrement aurait produit une longue tige. Ce suc, appelé *agua-miel* (eau de miel) ou *pulque*, donne jusqu'à 5 et 8 litres par jour pendant un ou deux mois. Tous les jours un péon, ou paysan, vient avec un âne chargé d'outres en peau de porc ; il tient une gourde ou une pipette percée d'un trou à chaque bout, avec laquelle il aspire le suc de la plante et remplit ses outres. Celles-ci sont conduites à la ferme, d'où elles sont presque aussitôt envoyées sur le marché, car il faut boire l'*agua-miel* ou le *pulque* dans les vingt-quatre heures. Dès qu'il y a fermentation, c'est le *pulque* qui est déjà un peu amer. J'aime beaucoup l'*agua-miel* et le *pulque*, c'était notre boisson ordinaire à Temascaltepec ; il est dommage pour cette plante que sa fraîcheur n'ait qu'un temps. Lorsqu'elle a donné tout son suc, elle meurt, mais pousse des rejetons à ses côtés ; elle provigne d'elle-même.

Outre le *pulque*, le maguey donne le *mescal*, le

CAPITULA ALFONSINA

2  
4  
1  
3

2  
2  
5



*tequila*, et la *tlachique*, trois liqueurs transparentes très fortes, qu'on obtient par distillation, soit de la racine, soit des feuilles inférieures après les avoir passées au grillage.

Enfin les fibres principales des feuilles donnent un tissu très solide, avec lequel les Indiens tissent leurs manteaux ou *tilmas*, et le reste des feuilles, qui n'a pas d'épines, sert d'aliment aux bestiaux. La plante est entièrement utilisée. Dans le sud du Mexique, le maguey devient beaucoup moins grand, et on en tire surtout le mescal.

Cependant nous commençons à gravir des pentes, nous traversons un village, nous faisons plusieurs lacets. Derrière nous, la grandiose vallée de Mexico s'étend à perte de vue, tandis que, peu à peu, nous arrivons à une cime. Nous allons traverser un col, ou plutôt deux cols, dont le long intervalle, solitaire et comme isolé du monde, s'appelle *las Cruces*, les Croix, à cause des nombreuses croix marquant les tombes des victimes des brigands qui infestaient autrefois ces montagnes. Les sapins envahissent les pentes, et le paysage prend un air complètement alpestre : jamais on ne se croirait au Mexique. C'est que nous sommes à 3 000 mètres d'altitude, sur la zone de séparation des eaux de l'Atlantique et du Pacifique.

Nous passons la cime, et nous descendons vers les lacs de Lerma, dont il a été question d'amener les eaux à Mexico; mais il faudrait des tunnels et des travaux gigantesques, on a trouvé mieux et plus près, paraît-il. Ce qui était autrefois la grande ville de Lerma, le repaire des brigands, n'est plus qu'un village. Maintenant se dessine au loin la vallée de Toluca, avec la rivière qui semble une trainée d'argent, et au delà une haute cime neigeuse, le volcan de Toluca.

Le long de la route, M. X., qui vient du Guerrero,

ne perd pas une occasion de m'instruire sur le Mexique, il y a tant d'années qu'il le connaît! Il l'a parcouru en tous sens, à pied, à cheval et en automobile. Dans ce dernier véhicule, il a vu des chemins si affreux, même si étroits entre les rochers qu'il a dû faire de longs détours et faire porter à bras son auto. Pour descendre vers le Pacifique, on arrive parfois, paraît-il, *sans s'en douter*, en suivant d'étroits sentiers, au bord de crevasses qui-ont 600 mètres de profondeur, de sorte que l'effet de l'abîme est encore plus extraordinaire. Ailleurs... mais laissons les choses fantastiques. Ici la transition sera suffisamment brusque : des sapinières, on passera à des rochers, et brusquement on se trouvera au milieu des bananiers et des plantes tropicales.

M. X. possède un palais à Mexico et un château sur les bords d'un lac aussi beau que les lacs italiens, mais plus grand; seulement ce lac est peu profond. Voilà, c'est bien la profondeur qui manque en Amérique, ce n'est pas la grandeur, ni même l'exagération, et cela suffit pour l'importance de l'effet, pour le bluff, dirait-on!

Ces mineurs qui ont des palais et des châteaux me rappellent l'histoire de ce fameux José Laborde, un ancien mineur mexicain, Français d'origine, qui fit plusieurs fois une immense fortune, à Zacatecas d'abord, puis dans le Guerrero. Au Guerrero, il fit mieux qu'un château, il bâtit à Taxco une cathédrale au milieu des montagnes; sans chercher l'effet, il l'obtint, car celui de cette vraie cathédrale est décuplé par le paysage grandiose et la claire atmosphère. Son autre chef-d'œuvre, ce sont ses jardins de Cuernavaca. Ils imitent ceux de Versailles avec leurs terrasses, leurs lacs, leurs cascades, leurs avenues. José Laborde fut créé comte de la Borde, après avoir retiré de ses

mines des sommes fabuleuses, qu'on évalue à près de cent cinquante millions. Décidément les mines de son époque devaient être riches, car actuellement qu'on exploite autrement vite, les plus riches mines ont de la peine à produire autant en trente ou quarante ans.

Le temps a passé comme l'éclair, quand nous entrons dans Toluca, par d'immenses avenues. Bien que très ancienne, cette ville paraît toute neuve, avec ses maisons blanches, ses belles places et ses jardins. Il y a même un excellent hôtel où ronflent des groupes d'autos : c'est que la route Mexico-Toluca est la seule actuellement au Mexique. Toluca est la capitale de l'État de Mexico, car Mexico, comme Washington aux États-Unis, forme le district fédéral. L'hôtel du Gouvernement, le plus beau de la République, a été construit sur l'emplacement d'un palais de Cortez.

Le marché, sous ses arcades de style pompéien, frappe par la variété de ses produits ; c'est que les terres chaudes ne sont pas loin, mais l'altitude, voisine de 3 000 mètres, suffit à rafraîchir le climat de Toluca.

L'église date de 1585 et renferme le plus vieil orgue du Mexique, je ne puis dire s'il est encore bon ; j'en ai vu de moins vieux qui ne l'étaient plus, bien que touchés autrefois par des mains célèbres. Il y a quelques vieilles peintures, mais on ne peut tout avoir, le Mexique possède un Titien pourtant, dans un petit endroit qui s'appelle Tzin-tzun-tzan et n'a pourtant rien de chinois ; il est sous clef, et à la garde du curé, qui ne le montre qu'à des gens sûrs : c'est étonnant comme on est voleur au Mexique, il est vrai qu'on y est si pauvre, et qu'il est si facile de voler dans les mines riches. Le Mexique a des peintres originaux, il en est même un, Tresquerras, qu'on appelle le Michel-Ange mexicain. On ne saurait chercher plus haut un point de comparaison.

18  
K  
4

De Toluca, nous allons encore en auto jusqu'à San-Juan de las Huertas. Cela nous rapproche du volcan de Toluca que les Indiens appellent Xinantecatl : le fond de son cratère est occupé par un lac, et ses bords forment une cime aiguë qui n'a, paraît-il, que quelques mètres de largeur. Il a 4 600 mètres de haut et de la neige toute l'année, mais peu en été : l'ascension demande deux jours, mais n'offre aucune difficulté. Sous le blanc des neiges tranche le noir des sapinières qui garnissent les pentes. Nous traversons des cultures et des plantations d'agaves, puis nous longeons la longue rue de San-Juan, jusqu'à la gare du chemin de fer qui vient de Toluca. Ce chemin de fer à voie étroite va, paraît-il, être prolongé jusqu'à Sultepec, le long des pentes si pittoresques du mont Toluca ; ce sera, depuis Mexico, une des voies les plus curieuses de tout le Mexique.

Le Mexique a toute une ceinture de volcans, du Pacifique à l'Atlantique, du mont Colima au mont Orizaba. Le Colima, sur le Pacifique, est le seul qui soit encore en activité ; de ses deux cratères, l'un est toujours actif, l'autre se repose : il a eu des éruptions violentes et historiques. En certains endroits, fort loin même de cette ceinture volcanique, il y a des sources brûlantes, ou bien le sol tremble et sonne creux, il s'enfonce sous le poids d'un homme : on a pu en faire des descriptions terrifiantes, même dans des traités de géologie. L'éruption la plus célèbre du Mexique a été celle de Xorullo, à mi-chemin entre Mexico et Colima. Du milieu de champs d'agave et de cannes à sucre, surgit en vingt-quatre heures, dit Humboldt qui avait dû être pris d'un accès contagieux d'exagération, une montagne de 500 mètres de haut, couverte de petits cratères, comme des pustules sur une roche vitrifiée. En fait, l'éruption du Xorullo a duré quinze ans, et il

CAPITULA ALFONSINA

COMPTON

est formé de six cônes volcaniques le long d'une grande fissure. Ce sont les laves qui, en s'étageant, ont formé la montagne : il n'y a même pas eu de tremblements de terre, car les maisons qui existaient autour du volcan avant l'éruption sont restées intactes.

Le Mexique est pourtant sujet à de fréquents tremblements de terre, heureusement peu graves, mais cette ceinture de volcans, qui semble un prolongement de ceux des Antilles, ne laisse pas de causer quelques appréhensions, lors même que l'on croit que notre globe en se refroidissant devient plus tranquille. Il y a des géologues qui ne sont pas de cet avis.

Nous faisons encore une dizaine de kilomètres en auto, par un mauvais chemin de plus en plus étroit et coupé de fondrières, jusqu'aux bâtiments d'une ferme immense, grande comme un canton en France. C'est notre extrême limite et des chevaux nous y attendent. Mais comme il est 11 heures, avant d'entreprendre notre dernière étape, qui sera assez longue, nous prenons un repas fort agréable, bien que modeste, dans ce site entouré de bois.

Une chose frappe dans les villas mexicaines, c'est, avec la présence du *patio*, ou cour intérieure, l'absence de fenêtres à l'extérieur. De la sorte, les chambres sont le plus souvent parfaitement sombres. Comme le climat n'est pas assez chaud pour expliquer cette absence d'ouvertures, il faut bien croire aux histoires de brigands dont fourmille l'histoire du Mexique ; on se défendait contre eux en leur enlevant l'occasion de nuire.



TEMASCALTEPEC — PLACE DU MARCHÉ

## CHAPITRE VIII

### TEMASCALTEPEC

Depuis la ferme où nous déjeunions, nous avons 40 à 45 kilomètres à faire à cheval jusqu'à la petite ville de Temascaltepec. Comme le chemin est passable, nous comptons le parcourir en cinq à six heures. Ce chemin n'est accessible qu'à des chevaux ou à des chars grossiers, auxquels, dans les fortes pentes, on attelle une bonne douzaine de mulets, et même davantage, comme sur la route de Guanacevi où les mulets déjà nous avaient inspiré tant de pitié. Il n'y a ici aucune diligence, si grossière qu'elle puisse être, car de gros blocs surgissent fréquemment du milieu de la route.

Jusqu'au point culminant, appelé las Cruces (les Croix), la route traverse une région magnifique, tout ombragée de pins superbes, dans les intervalles desquels on voit parfois des montagnes, ou bien la cime neigeuse du mont Toluca : on se croirait en Suisse. Las Cruces n'offre de remarquable que quelques amas de rochers dans une petite clairière, avec une série de croix en bois fort grossières où, me dit-on, de pieuses Mexicaines suspendent ce qui a appartenu à leurs nouveau-nés. Pour le moment, en tout cas, rien ne se balance à ces croix et je me demande si cet endroit n'était pas, lui aussi, un rendez-vous des anciens brigands mexicains.

M. X., bien que sur la pente descendante de la vie, galopait et caracolait comme un jeune homme. Pour moi, mal habitué à ce galop continu des chevaux mexicains, et m'efforçant, sans grand succès, d'obtenir un trot plus doux, je me mettais en retard, et il me fallait galoper de plus belle pour regagner le temps perdu. Un Mexicain, chargé des chevaux, m'attendait obligeamment, et me donnait des conseils qui avaient le grave défaut d'être dans une langue à laquelle j'entendais peu de chose. Un jeune avocat de Toluca tenait compagnie à M. X., en paraissant composer au galop des plaidoiries. La beauté du pays et la chaleur agréable du soleil compensaient heureusement les petits inconvénients de la route, mais je perdais le fil des arguments de l'éloquent Mexicain.

Las Cruces est un point culminant, à 3 000 mètres d'altitude. A partir de ce point, on commence à descendre, et peu à peu, à mesure qu'on arrive dans le fond de la vallée, les pins s'éclaircissent pour laisser la place à des cultures et à de petits villages. Comme dans les montagnes russes, on remonte tout à coup brusquement pour redescendre plus vite encore. On traverse des ravins profonds, des *barrancas*, dans la langue du pays, dont le fond est semé de grosses pierres, et même de bancs de rochers.

Le chemin ne cherche nullement des pentes raisonnables, il va au plus court; on se demande comment peuvent s'en tirer les chariots de transports, mais ce n'est qu'une question de nombre de mules. M. X., qui paraît peu aimer les ingénieurs, nous raconte qu'un jour, un de ces professionnels faisait construire une usine dans ces montagnes; il voulut transporter les lourdes pièces de ses machines par la méthode savante du petit chemin de fer portatif, qu'on construit à mesure et qu'on démonte ensuite.

Un Mexicain, voyant la peine qu'il se donnait, offrit de faire ses transports pour une somme qui paraît dérisoire à l'ingénieur. Il accepta, et fut étonné de voir son travail exécuté, plus vite même qu'il n'aurait cru, à grand renfort de mules, et avec les chariots à roues pleines du pays, roues d'un modèle antique, s'il en fut, mais en rapport avec les conditions non moins antiques du pays. Le Mexicain se contente de peu, mais avec l'invasion des Américains, il va devenir plus ambitieux.

Nous passons le village d'Albarranes et son église perchée sur un rocher : les petites maisons mexicaines paraissent assez propres; puis la chaleur augmente sur la route poudreuse, tandis que je me demande comment elle ne suffit pas pour interrompre les chaleureuses tirades de l'avocat, qui gambade toujours.

Cette route commence à me paraître longue, lorsqu'en essayant de regagner un petit retard, j'ai l'agréable surprise de voir M. X. et l'avocat attablés sous l'auvent d'une cabane, et dégustant des oranges, tandis qu'une maigre fusillade retentit autour d'eux, comme un tonnerre d'opérette. C'est que de Temascaltepec, une députation est venue nous attendre. Du moins elle est venue attendre l'avocat qui, lancé dans la politique, venait voir ses électeurs. C'est curieux comme les mœurs se ressemblent en tous pays. L'Américain du Nord, lui, fait ici une différence. N'aimant pas le nègre, ni l'Indien, il a horreur du métis, et il traite le gouvernement mexicain de gouvernement de métis, voulant dire qu'il a une intelligence un peu supérieure à celle des Indiens, mais une corruption plus grande. Le métis a tous les vices des deux races, à une plus grande puissance. Il ne durerait pas, ni comme longévité, ni comme progéniture, s'il ne se renouvelait sans cesse. Le Mexique a cinq ou six mil-

lions d'Indiens, mais il a bien trois ou quatre millions de métis qui ont toutes les places. Pour moi, ceux-ci ne sont pas de vrais métis : le vrai métis est le produit du blanc et du nègre, ou de la race blanche et de la race jaune, mais l'Indien ne diffère pas tant de l'Européen du Midi; l'Européen lui aussi est un mélange de diverses races, mais toutes blanches.

On boit des orangeades fort rafraichissantes, et on repart en cavalcade, nous sommes une quinzaine. Cette galopade fait une telle poussière que je bénis le ciel de rester en arrière avec mon fidèle Mexicain : étant donnés les défauts du métis, celui-ci doit être un Indien pour être fidèle.

Autour de nous, ce sont des montagnes boisées, tandis que de chaque côté de la route se creuse un ravin profond. La route s'avance en éperon et va plonger droit sur Temascaltepec, qui est au confluent de deux rivières. La pente est de plus en plus raide, et la chaussée devient pavée de galets ronds, ce qui ajoute à la difficulté de la descente. Enfin nous débouchons à l'entrée d'une rue étroite, bordée de maisons basses aux toits aplatis : telles devaient être au moyen âge les petites villes des Alpes avec le ruisseau coulant au milieu des rues en double pente. Nous arrivons sur une place ombragée de grands arbres, en face d'une église. C'est Temascaltepec, dont l'aspect est vraiment frais, agréable, réconfortant, je suis tenté de dire enchanteur, après cette longue route à cheval.

La région de montagnes où se trouvent Temascaltepec, Sultepec et Zacualpan, comme aussi celle qui se trouve à la frontière de l'État de Guerrero, est célèbre par ses anciennes mines d'argent, dont quelques-unes, arrêtées autrefois par des venues d'eau importantes, sont remises en exploitation plus ou moins heureusement.

Temascaltepec est surtout le centre d'un grand district agricole, prospère par son climat et la nature de son sol apte à toute espèce de cultures. Quant aux histoires de mines, elles ont aussi leur côté fabuleux, comme dans tout le Mexique. A la montagne appelée le Pénon del Rey, se trouve un gros filon de quartz dont on attribue la découverte à un mineur fugitif de Zacatecas. Pourquoi fuyait-il? Sans doute pour des vols, c'est l'histoire quotidienne. La mine fut, dit-on, si riche, que ce mineur, nommé Medina, eut sa grâce, et un document autographe du vice-roi pour le féliciter : on ne dit pas s'il fut annobli. Il fut plus heureux que les forçats fugitifs de Sibérie qui, eux, lorsqu'ils découvraient une mine, s'en voyaient chasser par des hommes d'affaires, malgré la peine qu'ils avaient eue, le titre de forçat enlevant toute espèce de droit de propriété; la Russie est en retard sur le Mexique.

J'ai fait à deux reprises un assez long séjour dans cette région, j'ai visité beaucoup de vieux travaux qui ont été importants, et dont l'histoire serait sans doute fort curieuse à connaître. En dehors des découvertes plus ou moins riches, que de recherches ont pu être infructueuses, que d'accidents ont pu se produire! Et que de gens n'ont plus d'yeux maintenant que pour les fortunes faites, et s'imaginent en voir partout! Les accidents sont fréquents : même en plein jour dans un pays si creusé de puits et de tunnels. Ici c'est un puits, en contre-bas d'un chemin muletier, et dans lequel un jour, pour un faux pas, un cavalier et son cheval sont précipités et littéralement broyés. Là ce sont deux mineurs qui tombent avec une échelle au fond d'un puits : l'un est tué sur le coup, l'autre a les jambes cassées, et reste deux jours sans nourriture à côté d'un cadavre, jusqu'à ce qu'on vienne le retirer. Sans être aussi malheureux, j'ai fait la triste expérience d'un acci-

dent de ce genre. Une échelle mal fixée m'entraîna dans une chute de quinze mètres entre des parois verticales, puis je restai une dizaine d'heures en compagnie des chauves-souris, avant qu'on vienne me rendre à la lumière : hélas ! la lumière du jour était tombée ; mais malgré l'état plutôt triste où j'étais, je ne fus pas sans jouir un peu de ma rentrée à travers la montagne, aux lueurs d'une quantité de lampes de mineurs, tandis qu'à tour de rôle, ils me portaient sur un brancard. Il faut vraiment que le corps humain soit résistant, ou bien ce sont de ces cas où l'on est tenté de reconnaître le fait de la Providence.

Les mines de cette région ont la fâcheuse habitude d'être souvent inondées. L'une d'elles en a tant qu'on l'appelle Mina de Agua, *mine d'eau*. Les mineurs auraient préféré de beaucoup une mine de pulque.

Il paraît qu'autrefois l'exploitation de ces régions avait un certain caractère communiste : l'argent produit était partagé par moitié entre le capitaliste et le mineur. C'est Humboldt qui donne ce détail, il a visité Temascaltepec et même les anciennes mines d'argent situées à plus de 100 kilomètres à l'Ouest, à la frontière du Guerrero, et qui ont été tout aussi célèbres que celles-ci.

Un caractère particulier à la plupart des mines de cette région, et que d'ailleurs on retrouve en d'autres pays, est celui de former de vraies colonnes riches parfois si minces qu'on les appelle des *clavos*, clous, ou coins. Ces clous n'ont quelquefois qu'un ou deux mètres de diamètre, mais alors ils sont excessivement riches. Il arrive qu'entre deux clous de ce genre, le filon tient assez d'argent pour payer ses frais d'exploitation, et alors on enlève tout, ce qui produit des vides considérables entre des parois de roche verticale, distantes de un à 2 ou 3 mètres, rarement davantage.

C'est dans un de ces vides que j'eus la malchance de tomber. La profondeur de ces exploitations a très souvent atteint 80 mètres ; en quelques endroits, elle est allée à 120 mètres : mais dans des mines récentes, où l'on a pu surmonter les venues d'eau, on a trouvé du bon minerai jusqu'à 200 mètres de profondeur et même davantage.

Les mineurs d'autrefois n'oubliaient pas la part de l'idéal dans leurs entreprises ; ils élevaient partout des églises ou des chapelles, et Temascaltepec montre, outre quelques chapelles, plusieurs maisons d'une construction soignée, même élégante, dues à de petites fortunes faites par les anciens mineurs. On raconte que le gouvernement lui-même, très satisfait des taxes payées par les mines, lorsque les principales de celles-ci furent arrêtées par l'eau, fit des dépenses considérables pour permettre l'épuisement, de façon à ne pas arrêter les travaux.

Je m'aperçois que je parle des mines avant de dire un mot de Temascaltepec, qui est pourtant fort pittoresque. Ce petit bourg est au fond d'un ravin, le long d'une rivière et sur des pentes escarpées, ne laissant guère place aux cultures, que sur la rive opposée. Avec ses toits rouges étagés, avançant largement sur les rues en pente et très étroites, avec ses arbres et ses jardins, son entourage de montagnes boisées, on dirait, même pour l'atmosphère, un joli site du Tyrol italien, ou des montagnes de Lombardie. A 1 800 mètres d'altitude on a la brise des Alpes, mais la neige ne tombe jamais ; on a pourtant du givre en hiver, et des pluies torrentielles en été.

Au milieu de la place, ombragée d'arbres importants par leur taille et leur feuillage, se trouve l'inévitable kiosque mexicain, la boîte à musique du dimanche. L'orchestre comprend une clarinette, une

flûte et des mandolines, il y a quelquefois un cornet à piston au tremolo avantageux et divertissant. Au bout de dix minutes, on connaît tout le répertoire; c'est un mouvement perpétuel, qui n'est bientôt plus qu'un bruit peu harmonieux, car les instruments oublient de s'accorder. N'importe, c'est de la vie. La musique mexicaine, oserais-je dire espagnole, n'existe guère plus que la musique américaine (c'est des États-Unis que je veux parler). Il n'y a que des étrangers qui aient découvert quelque chose dans le sens musical espagnol, comme Bizet avec Carmen, ou Balakiref et Moszkowsky avec leurs tableaux de genre et leurs danses. On dirait que l'âme des choses, comme celle des hommes, n'est pas toujours là où l'on est tenté de la chercher.

Sur la place se trouve le long bâtiment de l'administration et de la justice. C'est que Temascaltepec est un chef-lieu de trois mille habitants. C'est le centre d'un district agricole prospère, avec de nombreux petits villages. Les mines ont fait quelques fortunes, dont il ne reste plus guère que trois petites usines de traitement. Les Français et les Suisses occupent, grâce à ces mines et à l'industrie de l'huile et des moulins à farine, une situation particulière. Ils ont fondé la Rincon, la plus riche mine du pays; ils font marcher le Socorro qui le cède à peine au Rincon, et atteint 200 mètres de profondeur. Enfin ils remettent en valeur les vieilles mines de Mina de Agua et d'El Rey. Et l'on dira que les Français ne sont pas industriels!

La grande place regorge de monde et de boutiques en plein vent tous les dimanches, et rien n'est plus curieux, brillant à l'œil, que tous ces Indiens en couvertures rouges, et vastes chapeaux pointus, à côté des boutiques que tiennent leurs femmes, sur le sol même, jonché de fruits et de légumes de toute sorte.



TEMASCALTEPEC — RUE DE ALLENDE

CAPILLA ALFONSO  
 INSTITUTO VARIANTE  
 1914



Il paraît que le soir, une bonne partie du petit profit de la journée s'en va dans les *pulquerias* où la pulque enivrante amène des disputes : la police intervient et plus d'un pauvre diable va passer sa nuit au poste.

Le gendarme mexicain est un type, d'ailleurs fort peu différent de l'Indien : rien de moins militaire que son costume, presque de même couleur que sa peau bronzée; il a un air misérable qui ne s'anime un peu que lorsqu'il aperçoit un pauvre diable pris de boisson. Alors il se précipite pour l'emmener, parfois non sans peine, mais le plus souvent sans cris. Le prisonnier fait les corvées et remplit, s'il est bien choisi, les poches des employés. Aussi est-il une aubaine pour le service. Il est parfois épique de voir des femmes disputer leur proie aux gendarmes, chacun tirant de son côté un bras ou une jambe de la victime, qui ne paraît pas savoir de quel côté il vaut le mieux faire œuvre de soumission.

Quant à l'administration, elle sait très bien de quel côté se tourner. Si le Mexique a renversé le pouvoir dominateur de l'Espagne dans sa fameuse guerre d'indépendance, il paraît avoir créé chez lui un autre pouvoir, celui de l'argent. N'était-ce pas inévitable, avec tant de mines d'argent? Et non moins inévitable, en créant un nouveau gouvernement de métis? Mais j'ai déjà parlé de cela, et il y a autre chose à admirer au Mexique.

J'admire l'Indien d'abord, avec sa frugalité et son courage à porter le poids d'un travail journalier pénible, qu'il soit péon, ou mineur, ou qu'il apporte des terres chaudes les fruits qu'il vend à si bas prix. Vis-à-vis du moindre fonctionnaire, il est exactement comme était notre *vilain* du moyen âge en face du plus petit seigneur, taillable et corvéable à merci. Et il ne se plaint pas, ce qui d'ailleurs serait inutile. J'ai

CAPITULA ALFONSO  
MEXICO  
D. J. A. M. E. I.

admiré aussi certain chef de travaux de mine, plus passionné pour sa mine que pour sa famille même, au point d'avoir toujours sa caisse vide. Quelle différence entre lui, il était Allemand, et certains directeurs de mines, des Américains, ceux-là, anciens dentistes ou avocats, contents de bavarder d'un air pompeux sur des sujets qu'ils n'ont vus que dans des livres, et tels que j'en ai vu en plus d'un endroit! Le bluff américain sévit au Mexique. Car aux États-Unis, il cesse peu à peu d'avoir cours, il commence à être percé à jour, aussi fleurit-il d'autant plus dans la petite République sœur. Nul ne se demande s'il est capable de remplir une situation, on la prend d'abord, et puis on la garde, et on acquiert de l'expérience aux dépens des autres. Espérons que le bluff ne servira pas trop longtemps au Mexique, que les Américains eux-mêmes y mettront bon ordre.

Le sud du Mexique, jusqu'ici, était resté relativement indemne du bluff américain, mais il en est envahi lui aussi. C'est que c'est la région où la race et les traditions ont gardé le plus d'originalité, et les Américains ne peuvent souffrir l'originalité chez les autres, ils font tant d'efforts, eux, pour paraître extraordinaires! Que ne se contentent-ils de briller par leur travail, la puissance de leurs conceptions, leur audace dans les entreprises, de mines surtout? Ils se rendent compte que c'est là un travail de fourmis, que leurs cités, leurs maisons sont des juxtapositions de cellules, mais ils veulent faire croire qu'ils font davantage, qu'ils sont artistes, qu'ils savent chanter. Non, c'est la revanche de la cigale. Le Mexique a un art, des traditions; il y a plus de poésie dans un sombrero mexicain que dans tout le bluff américain.

Le bluff n'est qu'une forme de l'exagération, mais si forte et si outreucidante que parfois elle touche à la

naïveté. Comme le Mexique est à l'ordre du jour, aux États-Unis comme ailleurs, aucun dithyrambe ne coûte aux Jonathans. Je lisais à Temascaltepec un nouveau livre, fait par un Américain. C'est soi-disant un livre technique sur les mines de Pachuca, qui constituent le *Trésor du Mexique*. Ce livre est un chef-d'œuvre, depuis sa couverture rouge aux lettres d'argent, jusque dans ses détails financiers. Le Mexique étant catholique, la première gravure est un sujet mystique; rien de plus spirituel, n'est-ce pas, que de mettre les mines sous la protection des saints? Ensuite il faut bien faire l'éloge des Américains qui ont daigné s'occuper des mines de Pachuca, *pour de l'argent* d'ailleurs, aussi sont-ils dépeints comme sortant des meilleures écoles du monde entier et possédant l'expérience et les capacités des premiers cerveaux du globe terrestre. Quel cadeau pour Pachuca!

Ensuite Jonathan a découvert une nouvelle manière de vendre les mines. Il invite les acheteurs à venir les voir, à leurs frais bien entendu, et il leur montrera absolument tout, quand même ces acheteurs n'auraient jamais rien vu, ni mines, ni machines; évidemment ils n'y comprendront rien, ce qui sera parfait.

Enfin Jonathan étale naïvement le bilan de ces sociétés, où l'on voit que les obligataires sont seuls propriétaires de la mine, tout en se payant d'avance de leurs débours par la vente des actions qu'ils ont reçues *gratuitement*. Inutile de dire l'énorme disproportion du capital-espèces. Vraiment en Europe, nous sommes en retard. Toutefois cela suppose aussi au public du Nouveau monde quelque caducité d'esprit, pour donner dans de pareils panneaux: le nouveau monde a marché à pas de géant, mais cette marche a dû le fatiguer; il ne fait plus de nouvelles découvertes chez lui, il lui faut le Mexique.

